

# LE PÈRE MATHIAS

(Extrait des "Joyeux Passe Temps." In-12..... 50)

"Père Mathias, une histoire....., une histoire, une histoire, père Mathias!"

Père Mathias, avec sa jambe de bois, avec son tricorne posé à la Napoléon, avec son vieil habit brossé, nettoyé, luisant comme un couvert d'étain à l'étalage d'un brocanteur, avait accordé l'entrée de son jardinet à quelques gamins du voisinage; et ces moutards, avides d'histoires, en demandaient avec l'instance des collégiens qui supplient pour avoir un jour de congé.

"Pour lors, silence dans les rangs! — Hein! père Mathias, Pivot m'a pris ma tartine. — J'en ai pas eu, moi! J'ai faim, tiens! — C'est pas vrai, l'as mangé la tienne, na! — Monsieur Pivot, dit gravement l'invalidé, si vous ne rendez pas la tartine à votre frère, je vous flanque dehors en deux temps et trois mouvements."

La restitution faite, le père Mathias adoucit ses gros yeux, et, se posant majestueusement sur une chaise de jardin qui représentait le fauteuil présidentiel, il commença;

"Si jamais vous entrez dans un régiment, ou vous en flanquera des tartines; et quand vous mangerez de la salle de police, assaisonnée de vache enragée, nous verrons si vous vous en lèchez les babouines. Qui veut trop avoir n'a rien, n'avez bien ça, marmots."

C'était après la bataille de Friedland, une campagne, celle-là, mes petits lapins, où nous avions joliment rossé les Prussiens et compagnie. Une paix venait de se conclure; profitant de ce que mon régiment s'était approché de deux à trois journées de la frontière, j'avais demandé et obtenu un brin de congé, pour aller faire un tour au pays, embrasser ma bonne mère et lui fourrer dans sa poche quelques pièces jaunes, effarouchées de se trouver dans la mienne. Or donc, je voyageais dans ma chaise de poste ordinaire, c'est-à-dire sur mes deux jambes, car j'en avais encore deux dans ce temps-là; un imbécile de boulet m'en a mangé la moitié; ça ne m'a pas mis à la noce; n'importe. J'avais déjà marché tout un jour, et le lendemain ou le surlendemain je devais atteindre la France. Mais voilà qu'en quittant un village je m'empêtrai dans un polisson de chemin qu'on m'avait dit beaucoup plus court. Je ne sais pas si c'était par farce, mais farce ou non, si j'avais tenu le pkin qui m'avait donné ce conseil, moi qui suis d'un caractère, je lui aurais fait passer un mauvais quart d'heure, foi de Mathias, qui est mon nom.

Ce brigand de chemin s'allongeait, s'allongeait, que je n'en pouvais pas attraper le bout; pas une maison, pas une baraque, pas la moindre parcelle de bouchon ni de cantine. Oh! je m'arrachais d'une drôle de façon: à cinq heures du soir, depuis le matin sept heures, je n'avais rien mis sous la dent. J'avais beau serrer la boucle de ma culotte, ça me serrait le ventre; mais ça ne remplissait pas davantage. Enfin, vers les sept heures, le jour tombait, et j'étais tout près de tomber moi-même, lorsque j'aperçus à quelques centaines de pas une lueur, une lumière, comme qui dirait une chandelle. Je n'étais pas plus content quand, un jour de bataille, nous apercevions l'ennemi. Pas redoublé.....marche! J'arrivai tout essoufflé à la chandelle: elle appartenait à un bûcheron. Oh! ça ne valait pas les maisons de Paris: ça n'était ni huppé, ni cossu; n'importe. En entrant dans cette boutique, patatras! j'effrayai trois moutards qui jouaient par terre, et une bonne femme occupée près du feu. — Bonsoir la compagnie! a pas peur, c'est un ami, — que j'fis à la sociétée. — Papa! grand-père!!! Ils criaient comme des enragés, ces diables d'enfants. Voilà le bûcheron qui apparaît avec son vieux bonhomme de père, qui avait un faux air du Juif-Errant.

Messieurs, mesdames, la compagnie, je suis un lapin du Petit-Caporal. Je me suis mis en voyage...., pour vous servir, je retourne au pays; mais je me suis égaré dans un chemin qui me paraît aussi long qu'une année entière. Je ne viens pas pour vous manger; mais je mangerais volontiers la soupe car j'ai l'estomac dans les talons.

La femme fait la grimace, le vieux Juif-Errant lui marmotte quelques mots dans le tuyau de l'oreille; mais à la fin le bûcheron me dit de m'as-

seoir. Pour lors, j'ôte mon sac, je desserre mon pantalon, je passe mes doigts dans ma moustache, et je m'approche un brin du feu. Ce n'était pas pour me chauffer: je suis comme un mur humide; mais j'étais bien aise de passer l'inspection d'un certain chaudron qui gazouillait, mijotait à faire venir l'eau à la bouche. L'inspection fut satisfaisante: le chaudron contenait un riz au lait qui faisait plaisir à voir. Je caresse les enfants, j'offre une pipe de tabac au bûcheron, et je contemple le chaudron, — j'avais les dents longues de deux aunes..... au moins. Le Juif-Errant me regardait d'un certain œil oblique, qui ne me plaisait pas du tout. Enfin, on met la table: elle n'était pas pressée, la ménagère; on voyait bien qu'elle n'était pas restée douze heures d'horloge sans manger. Je suivais des yeux tous ses mouvements. Elle prépara huit couverts, c'est-à-dire huit assiettes creuses, avec chacune sa cuiller d'étain. — Tiens! que je me dis à part moi, il paraît que nous sommes huit; et pourtant, on bien comptant, le grand-père, le père et la mère, les trois enfants et moi, cela ne fait jamais que sept. Probablement, me dis-je tout bas, c'est qu'il y a encore quelqu'un dans la chambre à côté.

A la fin des fins, on retire le chaudron du feu, et, avec une grande cuiller de bois, la ménagère remplit toutes les assiettes.

On n'appelait personne, et le Juif-Errant me touchait toujours. — Ah! ça! que je m'écrie avec curiosité, vous attendez donc encore quelqu'un? — Pas du tout, mon brave; mais il faut que nous vous instruisions d'un usage de famille, répondit le bûcheron. — Dites vite, car le riz va se refroidir, et ce serait dommage, parole d'honneur. — Cela vous paraîtra bien drôle, peut-être; mais vous savez, les habitudes. — Parbleu! rien ne m'étonne, allez! allez! — Eh bien! à chaque repas, nous mettons toujours un couvert de plus, et comme l'exercice est infiniment salutaire... pour l'appétit, vous savez? — Infiniment, allez toujours. — Nous avons l'habitude de jouer ensemble la portion de surplus. — Ah! ah! comment donc jouez-vous cela? — Voici, dit le bûcheron.

Les enfants ouvraient des yeux comme des portes cochères, et la maman, sous prétexte de les embrasser, alla leur chuchoter quelques mots.

Nous faisons avec de la craie une raie blanche sur le carreau. — Comme ceci, tenez! — Et puis chacun, prenant son élan, part de cette raie blanche et saute le plus loin qu'il peut. Celui qui saute le plus loin a deux portions au lieu d'une.

Oh! charmant! — Ça développe les enfants, vous comprenez? — Parbleu! si je comprends! On ne triche pas, au moins? — Les tricheurs n'ont rien du tout. — Bien trouvé.

Vous comprenez que, stimulé par mon vigoureux appétit, je faisais intérieurement ce petit calcul: — Je vais les enfoncer tous, je mangerai pour deux et ensuite je dormirai comme quatre.

Le jeu commença: à tout seigneur tout honneur: le premier sauteur fut le grand-père; il sauta un mètre. Je me mis à rire comme un fou.

Après le Juif-Errant, toute la famille se plaça par rang d'âge, les plus jeunes d'abord, les aînés ensuite.

En attendant, je lorgnais le riz au lait, qui avait ma foi, bonne mine. Le plus petit saute 80 centimètres, le second 1 mètre, l'aîné et la bûcheronne 1 mètre 50 centimètres. Le bûcheron se lance comme un perdu, il enjambe presque deux mètres, et arrive juste au seuil de la porte.

C'était mon tour, et, bien que je n'aie point mangé depuis le matin, la bouche humide déjà de la bonne soupe que je voyais, soutenu et poussé par le désir ardent de gagner les deux portions, je prends un vigoureux élan, je saute et je tombe à 60 centimètres en dehors de la porte. — Patatras... on ferme la porte. — Mon brigand de Prussien ouvrit une petite lucarne, me jeta mon sac comme on jette un os à un chien, et montrant le canon d'un fusil, il me conseilla de tiler mon nœud. J'ai filé; mais j'ai bien juré que je ne sauterais plus jamais avant la soupe....

# MEMOIRES D'UN CURÉ DE CAMPAGNE

PAR A. DEVOILLE

1 vol. in-12 de 390 pages..... Prix franco: 50 cts

C'est un vénérable pasteur qui raconte les joies et les tribulations des cinquante années de son sacerdoce. Depuis le jour mémorable de son ordination et de sa première messe jusqu'au moment de sa retraite, nous assistons à tous les travaux qu'il accomplit, nous suivons toutes ses accablantes tristesses. Quelle vie d'angoisses, de soucis, de déceptions, de souffrances mêlées de rares instants de bonheur, et toujours suivies de nouvelles persécutions et de plus cruels mécomptes! En vérité, nous sommes tentés de croire que l'auteur a un peu trop assombri le tableau. Si la réalité de la vie pastorale n'offrait pas un certain contrepois à tant de contradictions et de traverses, il est beaucoup de jeunes prêtres qui, au début de la carrière, reculeraient épouvantés, et ne consentiraient jamais à affronter ces orages et ces poignantes douleurs. Promu au sacerdoce vers l'époque du Concordat, le héros de notre histoire a été nommé pour vicaire à un prêtre constitutionnel qui n'a pas rétracté son serment. Froidement accueilli par son curé, le jeune débutant rencontre d'ailleurs une foule d'entraves et de périls dans le mauvais vouloir de la gouvernante et dans les intrigues de ce petit troupeau généralement connu sous le nom de filles dévotes. Les premières de son ministère, son premier sermon dont il attendait un grand effet, sont accueillis par une indifférence mortelle ou par des railleries de mauvais goût. Le ministre de Dieu se console en donnant les soins les plus assidus au catéchisme des petits enfants et à la direction de quelques âmes qui viennent réclamer ses conseils dans le saint tribunal. Cependant le vieux prêtre ouvre les yeux à la lumière, et, guidé par les sages avis de son jeune confrère, il adjuce publiquement son erreur et fait une sainte mort. Chargé d'une paroisse à son tour, le nouveau pasteur vient se heurter contre de plus terribles obstacles. Influence funeste d'un révolutionnaire enrichi qui affiche l'impie, despotiques prétentions d'un maire trop jaloux de ses droits, déliance et préjugés de la masse des paroissiens, conjuration de tous les esprits forts et de tous ces libertins réunis, violentes tempêtes soulevées par un refus de sépulture ecclésiastique, telles

sont les sources des embarras et des tristesses qui viennent assaillir le prêtre au milieu de son troupeau. Dans une seconde cure, il est surpris tout à coup par la Révolution de 1830. L'esprit d'impéte que cette commotion a soufflé sur la France vient ruiner toutes les espérances que le zèle pasteur avait conçues. L'ignorance et l'orgueilleuse opposition d'un instituteur, les désordres et les scandales du cabaret, achèvent d'abattre sa force et son courage, et il donne sa démission pour aller se préparer dans la solitude et le silence, au dernier compte qu'il doit bientôt rendre à Dieu de son pénible ministère.

Hâtons-nous de dire que cette longue chaîne de tribulations et de mécomptes est quelquefois mêlée de consolations et de joies pures et saintes. C'est dans la méditation et dans la prière, c'est dans l'étude des Pères et dans la lecture des Livres saints, c'est dans les œuvres de charité et dans de constants efforts pour sauver les âmes, que le vrai pasteur doit puiser ses ressources et chercher ses points d'appui. M. l'abbé Devuille le dit à ses confrères avec un accent de conviction qui pénètre et remue jusqu'au fond du cœur. Quand il rappelle les premières émotions du sacerdoce, le trouble et le saisissement du prêtre à son ordination, quand il parle du prix des âmes, de la conversion des pécheurs, de l'espérance et du martyre, la poète communique à ses paroles un feu qui embrase le lecteur. Sur les études qui conviennent au prêtre, il écrit aussi des pages piquantes, instructives et attachantes. Les jeunes prêtres qui doivent exercer le saint ministère dans les campagnes trouveront dans ces livres des réflexions salutaires et de sages conseils, qui pourront suppléer à l'expérience personnelle. Les dangers et les écueils qui entourent le curé, les obstacles qui entravent le plus fréquemment son dévouement et son zèle, sont généralement signalés, et des règles de conduite lui sont tracées au besoin.

De tout ce que nous venons de dire, on conclura que les *Mémoires d'un curé de campagne* conviennent surtout aux ecclésiastiques, et qu'ils ne doivent être conseillés qu'avec réserve aux personnes qui n'ont pas un esprit mûri et une poète bien affermie.

J. VERMOREL.

# DE LA REVOLUTION

ET DE LA

# RESTAURATION

DES

VRAIS PRINCIPES SOCIAUX A L'EPOQUE ACTUELLE

PAR

Auguste ONCLAIR prêtre

4 vol. in-8, d'environ 500 pages chacun..... Prix franco: 50 00

Le plan, la texture, et certains détails secondaires du présent ouvrage sont seuls de nous; les développements nous les avons empruntés tous aux admirables travaux des écrivains publicistes-religieux de la Compagnie de Jésus, tels que Pillustre et regretté P. Tapparelli d'Azeglio, le P. Calvetti, le P. Corci et le P. Liberatore etc. Qu'il nous soit permis de leur offrir ici l'hommage de notre affectueuse admiration et de notre reconnaissance. Dès que nous les avons connus, nous avons étudié leurs œuvres, nous nous en sommes pénétrés, et notre travail actuel, nous l'avons puisé presque en entier dans les 90 volumes qu'ils ont déjà légués à la science et à l'Eglise.

Pussions-nous avoir interprété leur pensée avec exactitude! puissent-ils se reconnaître dans notre ouvrage!

Ce dernier a quatre volumes. Nous avons donné pour titre au 1er: *l'Ordre social*, parce qu'il contient les principes généraux qui forment la base de la société, et qu'il rencontre les erreurs hostiles à ces principes, subversives de cette base. Le 2e traite des *Relations entre l'Eglise et l'Etat* et des questions capitales qui s'y rapportent, comme sont, par exemple, le droit de l'Eglise de posséder des biens temporels, son pouvoir coactif, ses exemptions et privilèges. Il traite encore des *Relations entre l'Eglise, l'Etat et la Famille*, par conséquent, du mariage, de l'éducation, des théories sociales sur l'enseignement et du droit de propriété.

Le 3e est tout entier consacré à *la liberté*. Nous y exposons les véritables principes de 1789 et les Encycliques des Papes qui ont souligné tant d'hypocrites et timides dans les rangs de nos adversaires, sans que ceux-ci se fussent données la peine de méditer les documents irréfragables qu'ils combattent. — Le 4e traite du *droit des nations chrétiennes*. Nous y examinons par conséquent, les principes inaugurés ou remis en honneur par la politique anti-croisade du droit nouveau: la force publique dans les temps modernes et la question si importante du pouvoir temporel des Papes.

Ces problèmes, on le voit, touchent à la vie même des sociétés, et à ce titre ils sont dignes des méditations du philosophe, du publiciste, du chrétien. Mais ils n'embrassent pas encore tout le travail destructeur de la Révolution, ni tout le travail réparateur de l'Eglise.

D'autres, nous l'espérons, viendront compléter notre œuvre, et nous-même nous n'abandonnerons l'œuvre qu'au moment où la volonté de Dieu nous aura réduit à l'impuissance.

Nous ne saurions terminer cette Préface, sans adresser le témoignage de notre profonde gratitude au digne et généreux Evêque de Liège, pour les encouragements et l'approbation qu'il a dignement données à notre livre.

Pussions-nous avoir contribué à ce que les âmes, à grandir l'Eglise catholique dans l'estime et l'amour de ses enfants!

# PENSÉE

Quand le sabre est rouillé, la charrue reluisante, quand les prisons sont vides, les greniers pleins, les chemins des temples usés, et ceux des tribunaux couverts d'herbes, quand les médecins vont à pied et les boulangers à cheval, le peuple est bien gouverné.

(Petites lectures illustrées: 3470)

# PETIT MANUEL D'APICULTURE

A L'USAGE DES ECOLES

PAR L. H. BELLEROSE

1 vol. in-18 de 159 pages..... Prix franco: 15c.

Nous donnons ci-dessous la table des matières de ce bon petit opuscule.

- I. Notions préliminaires—II. Des différentes espèces d'abeilles—III. De l'essaimage—IV. Du logement des abeilles—V. De l'emplacement du rucher—VI. Du renvoi des seconds essaims—VII. Du moyen de recueillir le miel sans détruire les abeilles—VIII. De la réunion des ruchées faibles—IX. Des soins à donner aux abeilles avant de les mettre en hivernement—X. De l'hivernement des abeilles—XI. Des soins à donner aux abeilles pendant l'hivernement—XII. De la sortie des abeilles—XIII. Des pillards—Des soins à donner aux abeilles après qu'elles sont sorties—XIV. Des diverses espèces de ruches—XV. Des ennemis des abeilles—XVI. Des abeilles italiennes—XVII. Du transport des abeilles—XVIII. Des soins à donner aux abeilles pendant chaque mois—XIX. Des essaims artificiels—XXI. Remarques générales—XXII. Des superstitions.